

d'hui, dans leur insurrection contre les méthodes de l'histoire ».

Le petit livre de M. Prinzhorn, **Nietzsche et le XX^e siècle**, se propose des ambitions plus modestes. Il s'agit simplement de tirer l'horoscope de la destinée posthume du philosophe et de marquer comment se posent à cette heure les problèmes fondamentaux qu'elle soulève. Il semble qu'on ait définitivement renoncé à ramener sa pensée à l'unité d'un système ou d'une doctrine. Ce qui fait l'originalité de Nietzsche, comme de Rousseau, de Goethe ou de Hölderlin, c'est d'avoir été un annonciateur, c'est d'avoir préparé la naissance d'un type d'humanité nouveau — *ein neues Menschenbild*. Il y a été amené par trois intuitions décisives : celle du dionysisme qui a donné le coup de grâce à toutes les formes surannées du rationalisme spiritualiste ; celle du transformisme évolutionniste qui a jeté bas les vieilles idoles de l'idéalisme moral ; et enfin sa psychologie du nihilisme européen, d'où une Europe nouvelle ne pourra sortir que par le moyen d'une transmutation radicale des valeurs. Mais encore faut-il faire le départ chez Nietzsche entre le prophète du surhumain, dont les prédications paraissent aujourd'hui bien utopiques, et le psychologue de la décadence qui a fondé vraiment une connaissance nouvelle de l'homme. L'héritage de cette psychologie nouvelle a été recueilli par une triple descendance : l'école psychanalytique ; Stefan George et son groupe ; enfin Klages, le fondateur de la « caractérologie ». — On trouvera sans doute un peu expéditive et sommaire cette liquidation de l'héritage nietzschéen. Manifestement M. Prinzhorn se rattache à l'école de M. Klages, qu'il proclame le vrai héritier et continuateur de Nietzsche et dont il adopte en somme les conclusions, exposées dans un livre sur « les conquêtes de Nietzsche dans le domaine de la psychologie », qui a été analysé ici même (1). D'après ce livre, Nietzsche est le premier philosophe qui ait vraiment libéré la vie de la tyrannie de l'Esprit ; c'est là ce qui fait, malgré son nihilisme désespéré, le sens durable de son immoralisme dionysien. Mais, par une singulière inconséquence, il finit pourtant par imposer à la vie le contrôle et la tyrannie d'un nouveau fanatisme moral.

Dans quelques pages éblouissantes de verve, intitulées **le cas Wagner. Une révision**, M. Diebold, l'éminent critique

(1) *Mercury de France*, numéro du 15 novembre 1927, p. 232-234.

dramatique rapporte les impressions d'un récent pèlerinage à Bayreuth. Décidément Wagner est aujourd'hui bien démodé. Il a d'abord un premier tort : il est d'hier. Or, il est permis d'être d'avant-hier ; on a droit alors tout de même à quelques égards. Mais ce qui est d'hier est impitoyablement dénigré et mis au rebut. M. Diebold découvre à cette désaffection encore d'autres causes. D'abord d'ordre politique. Richard Wagner a été accaparé par les chauvins allemands et par les partis de droite. D'instinct l'élite intellectuelle s'est détournée de lui — celle du moins qui veut une Allemagne et une Europe nouvelles. — Puis Wagner n'a plus la faveur du Kapellmeister d'aujourd'hui, car on ne se bat plus pour sa musique. — Symptôme plus grave : les snobs ont pris parti contre lui.

Peut-être est-ce Nietzsche le premier responsable de cette trahison des snobs. Car dans son « cas Wagner », il a le premier lancé l'anti-wagnérisme comme article sensationnel. Et les snobs de surenchérir. Ils n'ont pas vu qu'il s'agissait là d'une querelle de ménage où ils n'avaient pas voix au chapitre ; que cet « Anti-Wagner » aurait pu aussi bien s'intituler « l'Anti-Nietzsche » ; que la même décadence, dont Nietzsche dénonçait les symptômes et les tares chez Wagner, se retrouvait chez lui-même, simplement transposée en critique philosophique ; qu'il ne faisait en somme que formuler négativement, sous forme de lucidité psychologique et critique, ce que l'autre exprimait positivement, sous forme d'ivresse et de création artistiques ; et que sans doute même la prose de Nietzsche n'existerait pas dans l'orchestre wagnérien. — Mais l'heure est venue de retrouver le *vrai* Wagner, celui dont l'instinct premier fut d'un révolutionnaire impénitent, et qui, dans les *Maîtres chanteurs*, a donné, comme Goethe dans son *Faust*, au peuple allemand un symbole où celui-ci se reconnaîtra toujours.

Un livre de Hermann Hesse est toujours un bain de sincérité, de jeunesse et de poésie. On en sort intérieurement renouvelé, purifié, avec des facultés d'âme accrues. Il n'y a pas de prose plus délicate et plus sensitive que la sienne. Son dernier volume, **Betrachtungen** (*Méditations*), ne saurait s'analyser. C'est un recueil de morceaux disparates, écrits à des époques très distantes. Et pourtant, soit que l'auteur nous raconte ce qu'il a éprouvé certain soir, en écoutant de la vieille musique d'église, qu'il